



# L'aube

organe mensuel de la société nouvelle d'application philosophique

adresser tout ce qui concerne "l'aube" à  
société nouvelle d'application philosophique  
boîte postale n° 64 - Lyon Terreaux (France)

le montant des abonnements  
au compte de chèques postaux  
Lyon c. c. 381-32  
société nouvelle d'application philosophique

Abonnement annuel :  
France..... 3, 50  
Etranger..... 6, 75

## LA NOTION DE LIBERTÉ ET SES APPLICATIONS

Ce n'est que par les temps de plus forte dictature que l'on entend les tyrannisés parler le plus facilement de liberté — de leurs libertés. Mais c'est aussi par les temps de dictature que tout un chacun, parce que matérialiste, invoque, délègue ou emploie la force — l'autorité — afin de faire triompher, au détriment des autres, ses propres conceptions de mieux vivre. C'est pourquoi l'on constate : 1° que jusqu'à aujourd'hui, il n'y a eu que des tyrannisés — à différents degrés — pour réclamer la « liberté » ; 2° lorsque des subordonnés réclament le droit d'être libres, ils ne font que réclamer le même droit que — par l'exercice de la ruse ou de la violence — ont conquis au détriment des dominés, les dominateurs de tous les temps : celui de « disposer librement de soi-même ».

Mais posséder le droit — sans équivalent en devoir, comme on le conçoit encore aujourd'hui — de disposer librement de soi-même : être affranchi de toute contrainte humaine, équivalant à pouvoir disposer occultement ou ouvertement d'autrui. Voilà qui explique pourquoi nous avons toujours affirmé que la mentalité des masses est identique à celle de leurs maîtres et que la mentalité des chefs est la même que celle des foules dont ils sont issus.

Etant entendu que c'est par suite de la conception que tout homme se fait actuellement de l'abstraction « Liberté » que l'on tyrannise plus ou moins violemment autrui, le terme haïssable et haï de « tyran » s'applique donc à n'importe qui use pour son propre compte du « droit d'être libre ». Or, il est à noter que chacun se sert de cette conception suivant la mentalité et la capacité d'action qui lui sont propres. C'est pourquoi nous énonçons que : LA LIBERTÉ DE CHAQUE TYRAN EST FONCTION DE SA VOLONTÉ D'ÊTRE « LIBRE » ET PROPORTIONNELLE A SA CAPACITÉ D'APPLICATION.

Ceci posé, supposons, maintenant que nous avons défini et indiqué le « tyran », que celui-ci possède une morale « moyenne » (Oui, mais quelle est la « moyenne » de la moralité ? Attention ! parce que si elle est indéfinissable, elle n'existe pas. [N.D.L.R.]) et que par cela même, il reconnaisse que sa liberté commence là où finit celle des autres... Que résultera-t-il de cette manière de penser ? Ceci : que le « tyran » — reconnaissant que la liberté des autres finit là où commence la sienne et que, donc, son propre terrain d'action ou encore son droit de disposer librement de soi-même est continuellement envahi ou limité par la tendance de tout un chacun à restreindre la « liberté » d'autrui ; et ayant plus qu'un plein sac de raisonnements « moraux » pour excuser son action — réduira la liberté des autres en raison de son bon vouloir (rappelons à ceux qui l'ont oublié que autrui est n'importe qui subit nos volontés ou nous fait subir les siennes propres) : en raison de sa « morale ».

Tout le monde, du fait de la conception actuelle du vivre, tyrannise donc selon sa capacité, sa propension ou ses intérêts. Ce qui explique qu'un individu peut tyranniser les siens et pas

les autres ou vice-versa ; tyranniser à tel moment et ne pas tyranniser à tel autre moment ; tyranniser légalement ou illégalement, violemment ou non. Car tout un chacun, en accord avec la formule-définition que nous avons donnée du « tyran », est, du fait de sa mentalité, tantôt tyran, tantôt tyrannisé.

Au lieu que le fait d'une volonté isolée, l'esprit de domination est donc le fruit d'une mentalité générale. Tels sont les résultats de la recherche impartiale à ce sujet. Et elle nous enseigne que l'on se croit civilisés, voire moraux, alors que l'on n'est en vérité que des barbares et des immoraux.

Mais puisque les divers degrés de tyrannie que subissent par moments les différentes couches de dominés découlent de la conception que de la « liberté » se fait personnellement tout dominateur, c'est-à-dire tout homme qui impose ses volontés à autrui, il nous faut nous poser le problème suivant : La liberté est-elle a-morale, immorale ou morale ?

Etant sous-entendu que lorsque l'on exerce l'autorité, on le fait à seule fin de lucre ; et que l'argent est ce qui permet à l'homme de faire ce que bon lui plaît, un individu peut-il être jugé immoral par le seul fait qu'il commande plus ou moins ouvertement à ceux qui l'entourent de près ou de loin, alors que dans la production de ses actes cet individu emploie les mêmes conceptions qu'a de la liberté le plus malheureux de ses tyrannisés ? Evidemment non, sans quoi devrait être jugé immoral le dernier de ses exploités, car la production des actes découle de la manière de les concevoir, outre que de la capacité de les exécuter. Or, jusqu'à présent les exploités se sont démontrés avoir les mêmes défauts que les exploités.

Devant la froide raison donc, un chef de gouvernement ou un « tyran » de n'importe quelle nuance ou degré n'a — tant que l'actuelle conception de l'abstraction « Liberté » n'aura pas changé de sens et d'emploi — que le « tort » de gouverner au lieu que celui d'être gouverné ; de tyranniser au lieu que d'être tyrannisé ; d'agir au lieu que de subir l'action. Car une conception est : ou universellement a-morale, ou universellement immorale, ou bien encore universellement morale. Quelle qu'elle soit, une conception ne peut pas être morale pour les uns et en même temps immorale ou a-morale pour les autres. Elle est : ou morale, ou immorale, ou encore a-morale pour tous à la fois. Elle est donc, toujours et partout, ceci ou bien cela à ne pas s'y tromper.

C'est pourquoi nous proclamons que : L'ACTUELLE CONCEPTION DE L'ABSTRACTION « LIBERTÉ » EST A L'ORIGINE DE TOUT EXERCICE PARTICULIER DE DOMINATION. Car si de la conception de cette abstraction le chef comme le sujet infèrent posséder les mêmes droits ; et s'il est vrai qu'au nom de la « liberté » tout homme peut se permettre n'importe quoi, hormis le cas où l'exercice de la « liberté » soit immoral pour tous, un tyran ne peut être jugé plus immoral que le plus persécuté de ses tyrannisés par le seul fait qu'il use de son libre arbitre et de ses moyens d'action au lieu

que de subir ceux d'autrui. Vis-à-vis d'un tyrannisé, un tyran qui use du droit que lui confère l'exercice de la « liberté » dans les limites de sa volonté et de sa capacité d'application, prend tout au plus l'aspect d'un fort qui se sert des règles du jeu en honneur chez ceux qui sont plus faibles que lui — chez ses tyrannisés.

Jeu de force, donc, que l'exercice de la liberté tel qu'il est conçu aujourd'hui ; jeu de force où les abstractions que l'on désigne par les termes : « idéal » et « morale », n'ont absolument que faire. Car un tel jeu de force n'est que du ressort de la lutte pour l'existence — du *struggle for life* — et, par cela même, n'est ni moral, ni immoral en soi, mais seulement a-moral : animal.

Mais l'homme n'est pas — n'est plus ! — un animal au sens brut du mot ; il ne fait plus, comme les autres animaux, bloc psycho-physique avec la Nature ; ses actes, donc, vis-à-vis de ses congénères ne peuvent ni ne doivent — sous peine de dégradation spirituelle — être considérés comme a-moraux. Par conséquent, se réclamer de l'a-moralité de ce jeu de force — de sélection animale — qu'est l'exercice de la conception animale de la liberté pour posséder le droit d'application en vue d'en tirer des avantages personnels, équivaut à se reconnaître fauve. Or, l'homme devient justement immoral devant la Nature — immoral, donc, au sens scientifique du mot — dès l'instant où il se réclame de la bestialité des animaux inférieurs — de l'a-moralité de la Nature — pour posséder le droit de faire n'importe quoi.

Une contre-épreuve de ce que l'homme est immoral lorsqu'il invoque l'a-moralité de la Nature pour faire ce qu'il veut, nous la trouvons encore dans le fait qu'il se rebelle contre le jeu de la domination — qui est exercice personnel de liberté de la part des forts — lorsqu'il la subit. Agir de la sorte, en effet, c'est répéter l'appel désespéré du tigre lorsque, ayant attaqué un éléphant et ayant raté son coup, il est broyé par le pachyderme. Il est suprêmement immoral de clamer le droit de vivre, lorsque trop souvent on ne laisse vivre son semblable que parce que l'on n'est pas capable de le dévorer.

Et voici concentrées nos premières conclusions sur ce sujet : Le droit de disposer totalement de soi-même, qui est la conception que le monde se fait actuellement de l'abstraction « Liberté », comporte en soi le droit de disposer occultement ou ouvertement d'autrui par contrat ou par duperie, parce qu'un tel droit n'a aucune contrepartie en devoir.

Qui accepte de disposer occultement ou ouvertement des autres, n'a — faute de moralité propre — aucunement le droit d'en appeler aux principes de la « morale » lorsqu'on dispose de lui.

Tant que l'actuelle conception personnelle et, par cela même, bestiale de l'abstraction « liberté » fera rage dans le cœur de l'« homme » ; tant que celui-ci ne sera pas humanisé et appliquera — bien qu'il n'en ait plus le droit — la loi de la jungle d'où un jour il sortit (loi qui est ainsi conçue : « La liberté est le bon droit des plus forts » [\*]), les larmes sourdront des yeux

[\*] Se reconnaître le droit de disposer « librement »

de l'humain, le sang de sa poitrine, et la douleur de ses actes.

Du fait que la conception individuelle de la liberté n'a pas encore été généralisée et que, par cela même, elle n'est pas encore soumise aux règles régissant ce qui devrait être humain, la liberté n'a que faire avec tout ce que l'on idéalise et avec la notion de moralité qui ne sont propres qu'à ce qui est humain. Actuellement, en effet, la « liberté » n'est qu'exercice d'humanimité — même si les humanimaux sont déjà en train d'acquiescer, grâce à la souffrance, la notion de la moralité.

Mais laissons la jungle aux brutes et aux abrutisseurs : aux fauves-à-faciès-d'homme ; laissons la vieille société à ses horreurs, et occupons-nous de la nouvelle et de ses bénédictions.

O vous qui avez souffert et qui souffrez encore des ravages de cette conception bestiale de la liberté qui vous était coutumière et qui est source de malheurs pour tous ; ô vous que la souffrance a humanisés ; ô vous qui, par la douleur, êtes en train de vous délivrer de votre propre bestialité ; ô vous qui avez compris — parce que Hommes — que *votre liberté est fonction de la liberté d'autrui* : qui avez compris qu'il faut généraliser la notion de « liberté » ; tournez-vous vers la conception universelle de la Liberté qu'enseigne la S.N.A.Ph., et tâchez de la comprendre et de la divulguer pour votre honneur et pour celui des vôtres. C'est ici le salut ! C'est ici la Vision-de-Paix ; c'est ici le gage du bonheur universel et la *Pax Angelorum* que, malgré votre animalité, vous avez parfois rêvée.

La Liberté n'est pas l'abstraction du caprice : n'est pas le droit de faire n'importe quoi ; n'est pas la porte par laquelle se manifeste et se justifie, chez tout un chacun l'esprit de domination, comme vous l'avez cru jusqu'à présent ; LA LIBERTÉ EST LA CONCEPTION DU DROIT QUE POSSÈDE TOUT HOMME — du fait de sa naissance — DE VIVRE EN SOCIÉTÉ avec tout le monde, au lieu qu'en rupture de ban — en lutte ! — avec un monde formé d'insociables : d'humanimaux engendrant partout le malheur du fait de leur conception bestiale de la « liberté ». Car la Liberté n'est un concept foncièrement moral qu'à la condition qu'on l'universalise. Et, par cela même, elle n'est conception a-morale, bestiale : idéal humain, que lorsque nous ne la faisons pas cadrer avec le droit d'autrui, ou bien encore lorsque nous brisons son cadre moral : humain — parce que encore idiosyncrasiquement fauves-à-faciès-d'homme.

Etre libres c'est être Hommes ; être Hommes c'est être libres !

Mais être libres c'est posséder le droit inmarcessible — et conférer ce droit à tout le monde — de vivre d'égal à égal avec tous. C'est être aidés et aider tout le monde à vivre d'égal à égal avec nous. C'est posséder le droit de connaître tout ce que la science des hommes peut nous permettre de savoir. C'est n'être limités dans notre course au savoir, que par nos capacités personnelles de compréhension, au lieu que par la volonté des autres.

Etre libres c'est être égaux ; c'est posséder le droit de vivre dans une société d'hommes respectant intégralement notre vie spirituelle et matérielle, en même temps que le fruit de notre travail ; c'est respecter intégralement la vie spirituelle et matérielle, outre que le fruit du travail d'autrui. C'est vivre dans une société d'hommes intégralement — parce que foncièrement — honnêtes, donc pratiquant la fraternité ; car la malhonnêteté légale et illégale qui dévoie tout et tous ne peut être que le fruit logique de l'ancienne conception de la liberté, qui était en antithèse avec la fraternité.

Etre libres c'est être, chacun de nous, intégralement honnêtes. C'est être moraux au sens humain — et non pas humanimal — du mot. En conséquence, vivre en Liberté c'est agir moralement (car la Morale est une branche de la Sociologie) dans une société intégralement morale parce que juste. Liberté étant, par essence, application de Justice — donc, exercice de Fraternité laquelle, à son tour, est garantie de liberté universalisée. Etre libres c'est vivre dans une société formée d'hommes intégralement justes, parce que ayant intériorisé la loi. C'est vivre dans une société où tout un chacun garantit, par son *self control*, la liberté d'autrui ; où chacun de nous administre la Justice — garantissant la liberté d'autrui — au lieu que d'administrer la loi — d'annuler la liberté de nos semblables.

Etre libres c'est être justes ; être justes c'est garantir la liberté d'autrui. Par cela donc, Li-de-soi-même, c'est conférer implicitement le droit de domination à ceux qui sont plus forts que nous.

berté est dédication de tout un chacun à la collectivité ; est dédication de toute la collectivité envers tout un chacun. Etre libres c'est vivre servis par l'entière collectivité se dévouant à la vie et au bien-être spirituel et corporel de tous ses composants particuliers ; c'est vivre en vraie fraternité avec toute la communauté humaine, car la conquête de la Liberté ne peut être que le résultat de l'application de la Fraternité.

Etre libres c'est appliquer la Fraternité, et appliquer la Fraternité veut dire garantir la Liberté d'autrui — la nôtre. Le droit de vivre en Liberté que tout le monde réclame — et tout le monde a droit à la Liberté ! — ne peut résulter que du droit que possède tout un chacun de vivre pleinement sa vie dans le cadre de la vie sociale ; et ne peut s'affirmer, donc, que par l'application de la Fraternité. Ne peut s'épanouir que par l'application de la Fraternité, qui est exercée de Justice, laquelle est garantie universelle et continue d'Honnêteté chez tout un chacun — et non pas, comme vous l'avez cru, par la violence matérielle. Car l'exercice de la violence — de la domination — est en antithèse avec la Fraternité, donc avec la Liberté de tous. Quoi que vous racontent vos abrutisseurs, nul ne peut dominer au nom de la Fraternité : au nom du bien-être de l'humanité.

Hommes ! comprenez-le et enseignez-le partout : la dictature — de droite, du centre ou de gauche — n'a rien à faire avec la fraternisation

(avec la socialisation, si vous voulez !), avec la libération du monde ; avec l'apothéose que promet au genre humain la compréhension intime des moyens moraux — au lieu que coercitifs — exclusivement propres à garantir la liberté à Tous, l'égalité découlant de l'exercice de la fraternité et la fraternité de l'honnêteté intégrale de tout le monde. Comprenez-le ! la domination n'a rien — n'a jamais rien eu — à faire avec l'amélioration matérielle et spirituelle du genre et du vivre humains ; n'a jamais rien eu à faire avec l'exercice de la liberté universalisée : HUMANISÉE. Car LA LIBERTÉ DU MONDE — et non la « liberté » de quelques-uns ou d'une seule classe au détriment des autres — NE PEUT ÊTRE CONQUISE QUE PAR LE MINISTÈRE DE L'AMOUR. De l'Amour, qui est Justice par antonomase, au lieu que par l'exercice de la domination, de l'immoralité, de la violence et de la bestialité.

A moi les plus honnêtes ; à moi les plus intégrés et les plus justes parmi les hommes ! A moi les Hommes libres ! les fers du divin Amour qui ont compris que la Liberté du Monde sera le couronnement de l'application de la Fraternité. Tous, à moi ! car la bataille pour la Paix et pour la Rénovation du Monde est commencée, parce que « le Porteur-de-lumière, Lucifer, le DUX est parmi vous et il vous déchaîne et conduit à la bataille » (SATAN, Jour des Morts, 38).

JACQUES BONHOMME.

## MICROCOSME ET MACROCOSME

### III. — FORCES INTEGRANTES ET FORCES INTEGREES

Lorsque nous voyons un objet quelconque en mouvement, nous nous posons souvent la question : Qu'est-ce qui fait mouvoir cet objet ?

En face de phénomènes physiques, nous sommes comme des enfants devant des jouets mécaniques et qui, non contents de les voir marcher, voudraient connaître le mystérieux mécanisme qui leur donne une apparence de vie.

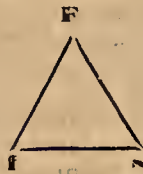
De même que dans ces objets n'est apparent que le mouvement calculé d'abord par l'ingénieur ou le fabricant et donné ensuite par le ressort, de même nous ne voyons dans les phénomènes que les effets produits par un ressort initialement remonté par une individualité qui nous est inconnue ou semble nous paraître inconnue.

Pour expliquer le mouvement et la cause qui le produit, il y a lieu d'envisager trois ordres de choses :

1° le phénomène relatif ou le système mû dans un autre Système en mouvement ;

2° la force  $x$  qui donne l'impulsion à ce premier système ;

3° les Forces Naturelles, physiques et psychiques qui agissent à la fois et sur le phénomène relatif et sur la force qui crée sa manifestation ; l'ensemble de ces Forces qui influent sur le phénomène relatif, nous donne le symbole suivant :



Qu'on nous permette de dire en passant que la science, actuellement encore dans sa période d'enfance, n'étudie que le premier facteur, c'est-à-dire, le phénomène visible, le motif ou la force qui le rend manifeste étant considéré comme du domaine de la métaphysique.

La plupart des savants, rejetant toute idée de finalité dans l'enchaînement des formes et des forces qui les animent, semblent vouloir écarter de parti pris le facteur psychique ou le motif intérieur déclenchant le mouvement vital coordonné et persistent à ne voir dans ce mouvement que la manifestation des forces brutes ou physico-chimiques.

Malgré la confiance qu'ils ont en l'avenir de leurs théories et malgré leurs efforts pour en confirmer la justesse, ils n'ont pu, jusqu'à présent, fabriquer la moindre parcelle de substance vivante. On ne peut, certes, leur en vouloir, attendu qu'ils n'en sont encore qu'à explorer le contenu superficiel des êtres et des choses, et en ignorent les profondeurs.

Devant des théories aussi partielles ou incomplètes, on est amené à se demander : Si la vie est due aux actions et réactions, au dosage normal de certaines substances chimiques et à leur nutrition (échange nutritif) dans un milieu approprié,

par quel miracle un élément donné se trouve-t-il vitalisé à côté d'un autre de même nature mais n'ayant aucune vitalité propre ?

Comment une substance quelconque qui ne doit pas posséder plus de motilité qu'une autre de même valeur chimique, arrive-t-elle à avoir un noyau, à entrer en mouvement et à exercer une fonction comme, par exemple, celle de la vie élémentaire ? Comment et pourquoi cette substance chimique qui devait rester inerte s'éveille-t-elle, comment capte-t-elle les nutriments servant à son accroissement, comment sait-elle choisir le milieu le plus favorable à son épanouissement et quel est enfin le but qu'elle poursuit ?

Problème complexe mais non insoluble pour qui sait raisonner et conclure, car il ressort de l'examen des faits observés que toute action physique ou chimique est limitée à un transport de masse accompagné d'un dégagement de chaleur ; ce dégagement une fois terminé, l'action ou le travail cesse de se produire. Mais il en va tout autrement dans les manifestations physico-chimiques d'ordre biologique où l'on constate une production constante de travail ou d'action accompagnée d'une série d'intégrations au profit d'une suite coordonnée de manifestations. Ceci n'est plus du ressort de la physique ou de la chimie pures, qui s'intéressent plutôt aux actions et réactions entre substances brutes et au travail physique ou mécanique qui en résulte.

La physique nous renseigne bien sur la valeur de la transformation de la chaleur en travail et du travail en chaleur par le principe de l'équivalence ainsi énoncé :

1° Si le système a absorbé de la chaleur, il a fourni du travail ;

2° Si le système a dégagé de la chaleur, il a reçu du travail ;

3° Il existe un rapport constant entre la quantité de travail  $T$  et la quantité de chaleur  $Q$  mises en jeu.

Mais ce principe, qui ne nous parle ni de la volonté d'action ou de coordination, ni de la vitalité qui n'appartiennent à aucune substance chimique ou machine thermique, ne peut nous expliquer que la relation existant entre chaleur et travail et vice-versa.

Or, dans le cas plus complexe qui nous occupe, il n'y a pas seulement absorption ou dégagement de chaleur ayant comme seules conséquences fourniture ou réception de travail ; autrement dit, il n'y a pas uniquement échange nutritif entre l'extérieur et l'intérieur de l'individu au profit d'une action purement mécanique, il y a aussi une manifestation d'activité intérieure due à une volonté déterminée de coordination, d'extension et d'évolution au point de vue physique et psychique à la fois.

Et nous ne parlons ici que de l'amibe, c'est-à-dire d'une des formes les plus élémentaires de vie et dont la volonté et l'action relatives pour-

raient encore à la rigueur faire croire *a priori* qu'un organisme vivant fût un composé d'éléments chimiques dont les actions et réactions et leur renouvellement par le milieu extérieur suffiraient à engendrer le mouvement.

Le mouvement que l'amibe déploie n'est pas tellement compliqué pour qu'on puisse peut-être en tirer argument en faveur d'une force consciente, quoiqu'un esprit averti doive reconnaître une force coordinatrice, bien qu'inconsciente, même dans l'atome. Mais si nous suivons la série des êtres dans l'échelle de l'évolution, dont l'homme n'a pas encore gravi tous les degrés puisqu'il provient d'animaux inférieurs et est en état de transformation continuelle, nous pouvons avoir la certitude de l'existence d'une énergie vitale ou force dont les qualités progressionnelles sont nettement et scientifiquement visibles jusqu'à l'homme.

Et cette sorte d'énergie que la science ignore ou semble ignorer, nous l'étudierons non pas dans les combinaisons physico-chimiques qui produisent un travail mécanique ou une manifestation de forces brutes, mais dans l'harmonieux agencement des êtres qui s'organisent continuellement et de mieux en mieux sous la dépendance d'une force coordinatrice que nous appelons « force intégrante » en raison du rapport qui existe entre le développement de son pouvoir perturbateur et ses capacités d'intégration ou d'assimilation physiques et psychiques.

Assimilons un instant l'être vivant ou l'animal à une machine pourvue d'un moteur. La mise au point et la marche de cette machine impliquent l'existence de trois agents qui expliquent d'une façon terre-à-terre le symbole du triangle et qui sont :

- 1° le fabricant ou l'ingénieur ;
- 2° le moteur ;
- 3° la carcasse ou le corps.

Sans l'ingénieur, le moteur ne peut exister ; sans le moteur, le corps est une chose inerte qui n'a pas sa raison d'être. Mais de ces trois agents lequel est le plus essentiel ?

Devons-nous déclarer comme la plupart des savants que c'est la carcasse ? Devons-nous au contraire primer le moteur comme cause initiale du mouvement ? Le moteur constitue la pièce la plus essentielle dans une machine, mais s'est-il fabriqué et mis au point tout seul ?

Il y a donc l'ingénieur qui calcule, prévoit et coordonne, mais dont généralement on tient peu compte. Ce n'est pas tout. L'ingénieur ne travaille que sur les idées qu'il a prises de-ci, de-là, sur les principes qu'on lui a inculqués, sur les études ou les expériences qu'il a faites.

En plus de l'ingénieur nous voyons donc une cause extérieure dont la machine subit les fluctuations, et cette cause elle-même est subordonnée à une autre qui nous échappe presque, le champ de nos investigations se trouvant tout à coup démesurément agrandi et notre entendement ou notre science ne dépassant pas les limites du Système dans lequel se meut notre système relatif.

Nous pouvons donc, dans tout mouvement tombant sous nos sens, étudier quatre principaux facteurs qui donnent lieu à ce mouvement :

- 1° la cause primaire ;
- 2° le Système général ;
- 3° la cause secondaire ;
- 4° l'objet relatif, effet de ces deux causes.

En d'autres termes, nous trouvons dans toutes les manifestations phénoméniques :

- 1° l'Entité-Force subjugante (cause primaire) ;
- 2° la matière qui l'enveloppe (Système général) ;
- 3° la force intégrante dérivant de l'Entité-Force (cause secondaire) ;
- 4° l'objet relatif mû par la force intégrante (système individuel).

Nous pourrions représenter par une figure cette puissance quaternaire qui comporte en soi la signification de la vie, et nous aurons :



L'ensemble de notre travail consistera en l'étude de ces quatre facteurs, mais nous parlerons ici seulement de la force intégrante qui est déjà capable de se développer aux dépens de la matière, d'intégrer et assimiler les forces physiques et chimiques et de les rendre psychiques au fur et à mesure de son perfectionnement.

Cette force intégrante, encore au degré instable ou transitoire et fille de la Force subjugante libre, est appelée, de par la loi de l'évolution, à produire dans la suite du temps les mêmes effets que la cause dont elle est issue.

Si nous ne pouvons à l'heure actuelle voir et palper cette force, nos sens grossiers et nos moyens d'investigation encore bien rudimentaires ne nous le permettant pas, nous pouvons la connaître par ses manifestations et juger de ses capacités par le travail ou l'action qu'elle produit. Nous pouvons suivre ses efforts, son infatigable persévérance, dans ses passages à travers les formes de plus en plus parfaites, dans sa marche ascendante vers un but qu'elle ignore mais qu'elle doit inéluctablement atteindre.

Il nous est facile aussi de conclure, en observant certains phénomènes à divers stades de vie organisée, que cette force réside à l'intérieur de l'être, et que son potentiel physico-chimique plus ou moins élevé indique qu'elle a une histoire, un passé ; autrement dit, qu'elle est antérieure au moment où elle se manifeste dans la forme.

L'amibe, avec son noyau dirigeant les mouvements périphériques, constitue l'élémentaire mais fidèle image de cette force qui exploite le milieu pour se manifester.

Le noyau de l'amibe, composé de charges élémentaires vitalisées n'a qu'une volonté physique de mouvement. Nous appelons volonté physique, toute volonté dépourvue de psychisme inférieur ou supérieur : en un mot, de conscience. La force de l'amibe ne possède aucun souvenir de travail effectué, puisque son action dans le cadre de la vie organique se réduit à de simples phénomènes de nutrition ; elle n'a aucun psychisme, puisque le psychisme même le plus inférieur a besoin d'organes adaptés pour se manifester. Somme toute, la seule importance que l'on puisse attribuer à la force amibienne, c'est sa volonté insatiable de mouvement qu'aucune lueur de conscience n'éclaire, et qui est l'unique facteur dominant de l'entrée en jeu de cette force élémentaire dans le mouvement. C'est cette volonté, et elle seule, qui donnera à l'amibe la possibilité d'évoluer et d'atteindre, comme organisation et psychisme, les degrés supérieurs.

C'est donc dans les micro-organismes que l'on peut étudier le point de départ de l'évolution de la force ayant tendance à intégrer et assimiler de la matière brute, à l'organiser et à grossir autour d'elle la masse qui lui permettra de se subdiviser à l'infini.

Plus bas dans l'échelle évolutive, nous constatons l'existence des forces physiques ou de la matière brute, laquelle est vitalisée et valorisée par la force intégrante qui lui imprime son propre mouvement. Cette matière brute, quoique n'ayant aucune volonté, fait preuve d'une sensibilité physique telle que celle des êtres vivants ne peut en donner aucune idée. Cette grande sensibilité de la matière brute vis-à-vis des agents physico-chimiques : eau, lumière, chaleur, électricité, etc. est due à son extrême passivité, et, partant, à l'absence totale de toute volonté ou conscience, de sorte que cette matière subit obscurément la tutelle de la force intégrante qui l'assimile et l'organise.

Parmi les forces physiques, combien en est-il de visibles et dont la nature et la portée nous soient parfaitement connues ?

L'énergie électrique, la force de gravitation, les ondes hertziennes, les voit-on, les palpe-t-on ? Et pourtant elles accomplissent des merveilles. Or, si la science ne peut expliquer la nature de ces forces, peut-elle prétendre ignorer longtemps la force intégrante dont elle constate l'action ou le travail depuis l'amibe jusqu'à l'homme, pour ne parler que des êtres qui nous sont connus ?

Il y a dans la nature d'autres forces plus subtiles que l'on n'a pas encore réussi à connaître, mais doit-on pour cela nier leur existence ?

Pourquoi se refuserait-on à admettre chez l'être organisé une énergie capable de faire vibrer les charges et masses élémentaires le composant ?

Doit-on n'admettre comme existant et vivant que ce qui est visible ou tangible ?

Supposons que nous ayons un verre d'eau devant nous ; nous pouvons voir et palper le verre et l'eau ; ce sont donc des choses matérielles que nous avons sous les yeux.

(A suivre).

Les conférences de la SOCIÉTÉ NOUVELLE ont lieu les mardi et samedi de chaque semaine, à 20 h. 30, au siège : 7, rue Sainte-Catherine (1<sup>er</sup> étage), à Lyon. Entrée gratuite et controversée libre.

## Des réfractaires

La Nature paraît avoir tout fait pour que l'homme soit, comme le végétal, comme l'animal, animé de la passion primordiale (sinon unique) de vivre.

Il est vrai que l'homme possède la faculté d'examen. Et l'esprit de ceux qui sont parvenus à un stade assez satisfaisant de l'humanité sait passer au crible de la critique les connaissances reçues de l'ambiant. Mais la Force inconnue a eu soin de mettre en notre esprit une faculté toujours vive d'émerveillement, d'idéalisation. Ainsi nous nous consolons de la malfaisance des hommes et des abus de la société en contemplant les spectacles de l'Univers. Nous disons volontiers : « Que la vie serait belle sans les hommes ! » Cette tension poétique nous incite à l'effort suffisant pour nous raccrocher aux branches.

Et pourtant existent devant l'irrésistible Vie des objecteurs de conscience.

Il y a l'homme qui recourt au suicide plutôt que de continuer ce qu'il estime être une intolérable servitude. Mais laissons ce cas extrême, puisque pour certains psychiatres le suicide est une maladie. Et le plus souvent une maladie mortelle, ajouterait l'autre.

Il y a les pessimistes, ceux qui jugent que la non-vie (mais cet état est-il concevable ?) est préférable à la vie. Il ne saurait être question ici bien entendu des pessimistes occasionnels qui, dans un accès d'humeur noire provoqué par de mauvaises péripéties de santé ou des malchances, pestent plus ou moins durablement contre l'existence.

Le véritable pessimiste, le pessimiste philosophique, apparaît, au milieu des hommes empressés, acharnés à vivre, comme une exception remarquable, un exemple de permanente rébellion.

Comment alors expliquer ce phénomène qui, parmi un monde que je crois déterminé dans son ensemble, semble faire échec — en façon très minime, sans doute, mais indéniable — à cette force de la vie qui anime tout ?

Il convient, d'autre part, de croire — notre vanité d'êtres raisonnables dût-elle en souffrir — que la pensée est la résultante ténue, subtile des forces biologiques, physiologiques de chacun. L'ambiant dans lequel se développe notre personne influe de plus sur elle.

Peut-on dès lors supposer que la Nature veuille éliminer un certain nombre d'individus en exerçant sur eux une action de telle sorte qu'ils arrivent à se persuader du mal de la vie ?

Cette sorte de sélection naturelle s'effectuerait en tenant compte, non de la faiblesse des organismes, mais des modes débilissants de leur pensée.

Raoul GAIN.

## POUR LA PAIX

En pleine nature, quand la houle des verts aux nuances infinies se constelle de fleurs éclatantes, quand les corolles déversent à torrent leur parfum et que les mille bruits de la vie s'élèvent en harmonieux concerts, il arrive au moi de se fondre, vibrant à l'unisson d'un rythme souverain.

Et devant l'éternel tourment de la mer infinie, et devant les pics altiers aux robes virginales, s'élargit aussi, dans un envol divin, l'horizon borné de notre personne. Tressaillements d'une âme sensible aux frissons de la terre, intime communion et des hommes et des choses, fraternité totale dans l'universalité de ce qui vit.

Poésie dira-t-on ! Poésie sans doute, mais qui a le mérite de se confondre avec la vérité ; poésie dont les racines plongent dans un savoir dépouillé de préjugés. Car elle est aujourd'hui évidente, la fondamentale identité de ce qui pense et de ce qui vit, de ce qui vit et de ce qui est.

Minéraux, plantes, animaux, humains, comme les branches dans l'arbre, la verdure et les fleurs, sont seulement les étapes d'un même devenir vivant. Partis de communs germes, ils se rejoignent dans une semblable destinée ; sous la diversité de formes et d'individualités transitoires transparaît la pérennité d'éléments primordiaux.

Tout se meut, tout vit, la matière inorganique recèle aussi de sourdes aspirations. La pitié n'est donc point trompeuse, qui s'incline vers l'oiseau blessé ou la rose qui meurt ; et c'est faire œuvre de rédempteur que d'apprendre aux hommes qu'il est temps de s'aimer. Instincts guerriers, goût du sang doivent être répudiés par eux comme contraires à ce que la nature leur a concédé de plus spécifique et de plus divin. C'est l'accord harmonieux des individus et des peuples, non la lutte de chacun contre tous, qui s'impose au degré d'évolution où notre espèce est parvenue.

L. BARBEDETTE.

# La Lumière du Marxisme et son Mensonge

I

« La Philosophie du Marxisme », c'est là le titre d'un ouvrage sortant des presses de la propagande communiste et dont l'auteur est un universitaire agrégé de philosophie, le Professeur René Maublanc. Le titre et la qualité de l'auteur sont pleins de promesses d'autre chose que les lieux communs politiques.

L'aubaine est donc d'importance pour nous qui, ouvriers de la Vérité, combattons à outrance le Mensonge marxiste, le plus grand peut-être des Grands Mensonges Sociologiques auxquels les Masses doivent déjà l'effroyable séquelle des catastrophes sociales du passé et devront celles dont le futur est si gros !

Et nous allons mettre le Marxisme et sa Philosophie en parallèle avec la « Sociologie-Science », dont L'AUBE poursuit la divulgation depuis plus de quatre ans déjà, et qui s'oppose aux pseudo-scientifiques partout enseignés officiellement ou officieusement : Sorbonne ou Université Ouvrière de la rue Mathurin-Moreau.

Ce qui nous amène à résumer ses lignes maîtresses du *théorique* :

a) Le complexe couramment dénommé « Social » est phénomène *concret* et *objectif*.

b) Sauf insanité flagrante, l'« organisation » de ce qui concerne un phénomène concret et objectif présuppose qu'une *investigation méthodique* aura permis d'établir : 1° Ce qui est *maîtrisable* ; 2° ce qui *ne l'est pas* ; 3° ce qui, non-maîtrisable, peut néanmoins être l'objet de *prévision*.

c) Le grand physiologiste Claude Bernard a énoncé, voici 80 ans déjà, les règles d'une méthode d'investigation visant à *recherche de maîtrise* sur tel ou tel phénomène concret. C'est : établir le « conditionnement d'existence » du phénomène, à commencer par l'immédiat, et en remontant dans le non-immédiat jusqu'à rencontre du point où peut s'exercer la maîtrise maximum.

d) L'application de cette méthode fait reconnaître « *respect par chacun tout de la vie d'autrui que du fruit en découlant* » comme exprès *conditionnement d'existence* du Social.

e) Une « organisation » proprement SCIENTIFIQUE du Social consistera donc expressément à donner ce facteur, CONDITIONNANT L'EXISTENCE DU SOCIAL, pour COMMUNE MESURE aussi bien à l'« infrastructure » représentée par les Cinq Éléments Fondamentaux : Liberté Individuelle, Propriété Individuelle, Chose Publique Intérêt Particulier, Intérêt Général (1), qu'aux diverses « superstructures » : Economique, Juridique, Education, etc.

Quant à l'application *pratique*, elle est régie par une loi d'implacable rigueur et qu'il serait vain de songer à éluder. Soit :

1° Lorsque les Individus ont CLAIRE ET EFFECTIVE CONSCIENCE du « Droit et Devoir Élémentaire d'Homme » — pleine propriété par chacun tant de sa vie que du fruit en découlant ; plein respect de chacun pour cette propriété chez autrui — ce qui les faisant capables d'« AUTARCHIE » les soustrait complètement à toute emprise de « Chefs » ou de « directeurs de conscience » avoués ou occultes, la force des choses engendre, *sans aucun heurt, sans aucune manifestation violente*, une « organisation sociale » en correspondance et dont la caractéristique essentielle est : « *CONTROLE EFFECTIF DE TOUS SUR LA GESTION DU SOCIAL* » (2).

2° Lorsque les Individus sont NON-CONSCIENTS du précité « Droit et Devoir d'Homme », la même force des choses les voue aux organisations GRÉGAIRES — chaotiques par essence puisque le jeu d'une commune mesure harmonisatrice des actes de l'Individu y est impossible à jamais — et caractérisées par l'existence de « leviers de

commande » que des « Chefs », des « directeurs de conscience », avoués ou occultes, mettront en œuvre. Soit à dire qu'il peut exister une infinie variété de « Grégaires » ; que le maintien de telle ou telle forme est, en règle, *conditionné par « trique-et-duperie »* ; que le passage d'une forme à une autre est, en règle, *conditionné par la violence*.

Ceci correspond donc aux STADES INFÉRIEURS de l'évolution humaine, cependant que cela correspond aux STADES SUPÉRIEURS.

GRÉGAIRE ou AUTARCHIQUE, tel est le dilemme de fer en lequel se résume *pratiquement* le Problème Social de tous lieux et de tous moments.

Et aussi, disons-le bien haut, le problème CULTUREL (3).

Il est de toute évidence que tous ceux qui aspirent à une fonction de « Chef » s'efforceront toujours, par tous les moyens, d'empêcher la généralité des Individus d'accéder à l'AUTARCHIQUE.

Dans le passé, c'est par des moyens singulièrement efficaces quoique empiriques que les Chefs et aspirants-Chefs œuvrèrent à pérennité du « Grégaire ». La « Culture » en portant l'empreinte indélébile.

Aujourd'hui, c'est par la mise en œuvre — dans tel ou tel sens tenu pour correspondre à opportunité — de tous les moyens fournis par une Science indifféremment serve du Mal comme du Bien, c'est par l'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DU GRÉGAIRE qu'il est œuvré à cette pérennité. La « Culture » en portant également la marque indélébile.

Le Soviétique, l'Hitlérien, le Fascisme, etc., sont expressément cette criminelle ORGANISATION SCIENTIFIQUE DU GRÉGAIRE, organisation en laquelle l'ORCHESTRATION des corps et des esprits SELON VOULOIR DU DICTATEUR fonctionne en ersatz de l'HARMONISATION sur la base d'une COMMUNE MESURE. La diversité des Mythes invoqués — Grandeur Romaine, Supériorité Aryenne, Rôle Historique du Proletariat, etc., etc. — recouvre ce fond immuable : ORCHESTRATION DES CORPS ET DES ESPRITS. Et la « réussite » de l'opération s'invoque comme preuve de « qualité ».

Ainsi, sur un tiers du globe, la voie conduisant à l'AUTARCHIE DE L'INDIVIDU est d'ores et déjà solidement barrée.

Ce qui vient d'être dit ayant situé la discussion dans son cadre d'objectivité non-conformiste, nous passerons l'ouvrage du Professeur René Maublanc au crible d'une critique non-conformiste, strictement objective, donc *impartiale*.

De sa lecture se dégage cette nette impression d'ensemble :

Une partie initiale est consacrée à établir que l'immense majorité des marxistes voit la doctrine de Marx avec des verres déformants de divers types ; une partie finale à établir que les universitaires faisant autorité en philosophie et sociologie le voient en règle avec des verres « amoindrissants » ; le corps de l'ouvrage est employé à convaincre le lecteur que pour bien pénétrer Marx, il faut se servir des oculaires de la maison Lénine, Staline successeur.

Ajoutons à propos de ces lunettes une petite illustration.

Dans son introduction, le Professeur R. M. souhaite amener le lecteur à souscrire au jugement de Lénine, cité.

Or, dans cette citation Lénine loue en Marx : « *le continuateur direct et immédiat des plus grands représentants de la philosophie, de l'économie politique et du socialisme* ».

Or, dans un passage des 20 pages consacrées in fine aux universitaires, le même Professeur R. M. rabroue d'importance deux universitaires qui, l'un d'après l'autre, ont osé dire que Marx fut « *penseur plus vigoureux qu'original* ». L'un de ces deux universitaires étant, R. M. dixit, « un professeur de prétendue sociologie, nommé Gaston-Richard », l'autre étant M. Bréhier, auteur d'une *Histoire de la philosophie*.

Vérité au delà de la frontière U.R.S.S., erreur en deça !

On est marxiste ou on ne l'est pas.

De la page 11 à la page 28, nous assistons à

(3) Prenant par les cornes un dangereux animal dont les méfaits ne se comptent plus, un courageux périodique de « jeunes » — Reflets, 20, rue de Condé, Jarnac (Charente) — s'attaque au conformisme et pose en non-conformiste le « Problème Culturel ». Nous le signalons à l'attention.

une mise en parallèle de divers systèmes SUBJECTIFS de la philosophie. On y disserte sur la « logique d'Aristote », sur la « raison d'Aristote », sur la « dialectique hégélienne » ou la « dialectique marxiste », celle-ci devant paraître tout remplacer. Mais la « Raison » tout court, la « Logique » tout court — ceci mécanisme d'action de cela — ne figurent pas aux débats. Et c'est regrettable.

A partir de la page 28, nous entrons dans le vif du sujet : le « retournement » de la dialectique hégélienne, suprême chef-d'œuvre de Marx.

Disons tout de suite qu'il est impossible de trouver la la moindre réponse à la seule chose qui importe, à savoir : LA DIALECTIQUE MARXISTE EST-ELLE, OUI OU NON, LE NOM CONVENTIONNEL DONNÉ A UNE DROITE ET SAINTE MISE EN ŒUVRE DE CE VIEUX « MÉCANISME DU RAISONNEMENT », IMMuable A JAMAIS ?

Et si « oui », que vient faire là le nom de Marx ?

Par contre on y relève de l'affirmation de ce genre : la dialectique marxiste est la « loi de la pensée » PARCE QUE elle est d'ABORD « loi du monde ». Voilà, si nous ne faisons erreur, une relation de « cause » à « effet » nettement posée. Il y manque seulement une démonstration qui établisse. Et la mort nous surprendra bien tous avant qu'elle soit apportée, par le Professeur R. M. ou par un autre.

On y trouve aussi cette perle des perles : « L'IDÉE », SUSCEPTIBLE DE « DÉPÉRISSEMENT » ! (Citation de Marx, page 30 : « les idées passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement ».)

Celui qui applique là le « vieux mécanisme du raisonnement » précité reconnaît d'emblée que, par ce « dépérissement », il faut entendre : LE DÉCLIN FATAL DE TOUTE CRÉANCE ACCORDÉE (ABUSIVEMENT) A TEL OU TEL CONCEPT PRÉCAIRE. Il reconnaît d'emblée que Le Pirée est là confondu avec un homme !

Mais une méthode d'investigation qui se traduit par une aussi immense ânerie peut bien difficilement être autre chose qu'une ânerie plus immense encore.

Mais, venant d'un universitaire en fonction, agrégé de philosophie, une affirmation qui introduit ce « dépérissement de l'Idée » dans le lot des concepts acceptés par « presque tous les hommes [éclairés] de notre temps » est proprement stupéfiante.

La dialectique Marxiste est-elle SAINTE ET DROITE MISE EN ŒUVRE DE RAISON UNIVERSELLE ou est-elle PROCÉDURE DE JONGLERIE ? Telle est la question que nous posons avec insistance.

S'il s'agit de « Raison universelle », le nom de Marx n'a pas à figurer : la « jonglerie » seulement comporte du prénom identificateur.

Le paragraphe « Matérialisme dialectique » (p. 33) nous met en présence de cette affirmation basale : « *la réalité première est la matière* ».

Que pèse cette affirmation en présence d'un acquis scientifique établissant l'UNITÉ COSMIQUE, établissant que la « matière » est FORME SECONDE de l'Energie Cosmique, établissant encore que cette Energie Cosmique est CAPABLE DE CONSCIENCIATION, l'Homme représentant indiscutablement le « terrestre » stade supérieur de ladite « conscienciación » ? La « conscienciación » serait-elle une tare ?

Mais ce qui est grave, singulièrement grave, c'est de voir cette affirmation « la réalité première est la matière » immédiatement suivie d'un alinéa où le Professeur R. M. nous dit expressément que : le développement de la science physique a CONFIRMÉ LES VUES DE MARX SUR LA MATIÈRE ; et ce : « ON NE SAURAIT TROP DIRE A QUEL POINT » ! (4)

« La nature procède dialectiquement », nous affirme le Professeur R. M. à la suite d'Engels (p. 34, al. 2).

Or, la « Nature » et la « Raison » sont deux choses. Et la preuve en est que celle-ci est capable d'observer celle-là, l'inverse étant impossible. Et tous ceux qui ne sont pas mus par un préconçu quelconque ne peuvent donc que dire : la nature opère (ou procède) « naturellement ».

Ici donc, nous trouvons une réponse implicite à la question capitale qui domine et doit dominer la discussion, à savoir si « dialectique » est, oui ou non : saine et droite mise en œuvre de Raison. LE DÉSACCORD DE LA « DIALECTIQUE » ET DE LA « RAISON » EST FLAGRANT.

(4) L'ouvrage « Biologie et Marxisme » du Professeur Marcel Prenant, biologiste ayant chaire en Sorbonne, nous a apporté sur ce point un complément de documentation dont la critique est faite à la suite de la présente.

(1) Dans les systèmes sociaux empiriques du traditionnel ou de la novation, ce sont les « gouvernants » qui fixent et modifient à leur gré la définition de chacun de ces Fondamentaux. D'où le chaos. Sans compter que l'interdépendance y est telle que l'on ne peut toucher à l'un sans qu'il y ait répercussion immédiate sur tous les autres. D'où l'inextricable fatras juridique et ses blocages. D'où le « révolutionnaire » qui dépanne... jusqu'à un nouveau blocage. D'où le rôle du « Dictateur » qui dépanne à toutes les secondes sur un point... pour bloquer l'heure d'après sur un autre point, cette heure de répit successivement renouvelée étant tenue pour apporter solution !

L'Harmonisation scientifique consiste simplement à donner de chacun de ces Fondamentaux une définition se situant dans le cadre de la « commune mesure » et qui restera immuable.

(2) Contrôle qui est donc sans rien de commun avec celui — pure duperie — dont se prévalent les « Démocraties modernes ».

Dans le même alinéa, le Professeur R. M. affirme avec Marx que la « contradiction » est « condition du progrès de la pensée ».

Affirmation toute « dialectique ».

Car le « progrès de la pensée » a pour premier stade : le simple passage du *subjectif* à l'*objectif*. Et pour second stade : le passage de l'*objectif non universel* à l'*objectif universel* qu'est « la Science ».

Certes on peut par « thèse » et « antithèse » entendre — chez le même observateur ou chez des personnages différents — deux ou plusieurs aspects SUBJECTIFS d'une question ; et par « synthèse », l'aspect OBJECTIF qui les surmonte. Mais il est tout gratuit d'en tirer l'affirmation en cause, dont le caractère tendancieux est d'ailleurs évident.

Le redressement de cette affirmation gratuite — « contradiction, loi de la pensée » — donne : l'aptitude à CONFRONTATION est critérium du progrès de la pensée (pensée = Raison). Ce qui est assez différent.

Remarquons bien d'ailleurs que la « contradiction » entre deux ou plusieurs ordres d'idées ou de faits est RÉALITÉ INHÉRENTE A CES IDÉES OU FAITS. Autrement dit : cette réalité « contradiction » (réalité observée) se situe, par essence, dans un plan qui N'EST PAS celui de la réalité « Raison » (réalité observante).

La confusion relevée ici est exactement de même ordre que celle relevée au sujet de « déperissement de l'Idée » : Le Pirée pris pour un homme.

L'alinéa 2 de la page 34 fait mention d'une « loi du progrès de la matière ».

Mais traiter sainement d'une telle « loi » pré-suppose que soit d'abord éclairci ce point : Que doit-on entendre par « progrès de la matière » ? (5) Et l'ollapodrida de la citation d'Engels qui escamote le nécessaire éclaircissement se pourrait tout aussi bien terminer par : Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Ici, nous posons cette question : LA MATIÈRE EST-ELLE, OUI OU NON, FORME SECONDE DE L'ÉNERGIE COSMIQUE ; DE QUEL « PROGRÈS » EST-ELLE CAPABLE ? (6)

Page 35, alinéa 1, nous trouvons un renseignement de capitale importance sur la « dialectique ». Nous y apprenons qu'elle est toute en l'étude de « l'action réciproque entre une RÉALITÉ et ses CONDITIONS » (souligné par nous).

Ce qui nous met expressément en présence de : l'étude d'un PHÉNOMÈNE CONCRET et de son CONDITIONNEMENT D'EXISTENCE.

Et ce qui, partant, nous conduit à nous demander, à demander aux idoines comme le Professeur R. M. : Comment Marx qui doit le plus clair de sa notoriété à avoir traité de cette RÉALITÉ qu'est le « Social » n'a-t-il pas été conduit tout droit à en établir le CONDITIONNEMENT D'EXISTENCE, lequel est indiscutablement celui qu'énonce la Sociologie-Science, soit : « respect par chacun tant de la vie d'autrui que du fruit en découlant » ? (7)

Cela, il est vrai, faisait d'emblée s'effondrer tout son système si laborieusement édifié à coups de dizaines de volumes. Mais cela lui faisait par contre apporter la solution du problème « Science serve du Bien seul » qu'un Mémoire à l'Académie des Sciences a apportée seulement en 1934 (8).

Aux mêmes idoines, nous poserons encore cette question : Que peuvent bien valoir des dissertations ayant pour objet, d'abord une certaine « réalité » — non identifiée puisque son « conditionnement d'existence » est resté non établi — et ensuite les « interactions » entre ce non identifié et ce non établi ?

Oui, que peuvent-elles bien valoir ! !

(5) La définition de la « matière » donnée par Lénine, commentée par le Professeur M. P. figure dans la critique mentionnée au précédent renvoi. Et nous demandons : De quel « progrès » est capable cette « matière » que tout caractérise comme théorique enfante-ment de l'arbitraire absolu ?

(6) Selon les renseignements que nous fournit l'ouvrage « Biologie et Marxisme » dont critique est faite plus loin, la « matière », donnée fondamentale du système Marx-Lénine, est entité toute théorique, non identifiable, parfaitement insaisissable.

Nous savons par là qu'elle n'a rien de commun avec l'Énergie Cosmique.

Il reste à savoir de quel « progrès » une telle « matière » est capable.

(7) Les variations « quantitatives » de ce conditionnement d'existence se traduisant par des variations « qualitatives » dans le Social, il y a là un bel exemple « marxiste » de quantité muée en qualité ! Nous le signalons à l'attention des idoines !

(8) Un exemplaire de ce mémoire sera envoyé à titre purement gracieux à toute personne en exprimant le désir à : M. Dubois, Côte-Evrard, Bourbonne (Haute-Marne).

Il est faux, monstrueusement faux, de dire que la « Vie Sociale » ait l'« économique » pour « conditionnement d'existence », comme l'affirme la dialectique marxiste (p. 35, al. 3) tout en le niant ailleurs (p. 45-46), ou le réaffirmant expressément (p. 49, phrase finale de la citation de Marx) (9).

Cela est exactement aussi faux que d'attribuer ce rôle « conditionnant », à l'air, à l'eau ou au feu.

Qu'une nécessité « économique », à rattacher « biologiquement » à celle qui pousse la lapine à dévorer ses petits, la poule à manger son œuf, pousse des êtres humains voisins de l'animalité à pratiquer l'anthropophagie, ou, aux échelons un peu supérieurs, à se dominer les uns les autres à des fins d'« exploitation », il n'y a rien là pouvant être classé « Social » ; et encore moins rien pouvant être classé « Humain ».

Page 46, le Professeur R. M. nous cite du « Manifeste communiste » de Marx le passage se résumant in fine par cette affirmation que : la « lutte des classes » se circonscrit de plus en plus entre ces « deux grandes classes directement ennemies : la Bourgeoisie et le Proletariat ».

Or, si la Bourgeoisie et le Proletariat sont autre chose que des FICTIONS POLITIQUES, si elles sont RÉALITÉ, une démarcation doit pouvoir être faite, OBJECTIVEMENT, de l'une à l'autre.

Et c'est si MATÉRIELLEMENT IMPOSSIBLE que Marx a CRÉÉ tout arbitrairement cette catégorie intermédiaire, cette catégorie chauve-souris, la « classe moyenne », DONT IL AVAIT BESOIN POUR PRATIQUER L'ESCAMOTAGE DE L'IMPOSSIBLE DÉMARCATI-ON. Tout comme il s'est débarrassé arbitrairement, d'un trait de plume, d'une « racaille » — lumpen prolétariat — gênante aussi pour son système !

Où finit la « racaille » et commence le « prolétariat », où finit le « prolétariat » et commence le « petit bourgeois », où finit le « petit bourgeois » et commence la « Bourgeoisie », nul ne le peut dire.

Mais cela n'empêche rien. Les « Commissaires du Peuple » ne sont-ils pas là pour fixer ces démarcations à mesure qu'il en est besoin ?

Et la « réussite » n'est-elle pas en tout suffisante justification, impliquant « vérité » ? (Marx et Lénine dixit !)

Pages 47-48, il nous est parlé des « classes dominantes ».

Or Marx NIE toute possibilité d'AUTARCHIE DE L'INDIVIDU.

Selon lui, l'Être humain est à jamais voué au GRÉGAIRE.

Mais il affirme le plus sérieusement du monde que dans un certain « Grégaire » de son invention — Dictature du Proletariat ou Communisme (10) — les classes dominantes disparaissent.

Or le Grégaire vit des Classes dominantes. Comme les Classes dominantes vivent du Grégaire.

Or les Classes dominantes — gouvernants, leaders, führers, dictateurs, meneurs — ne peuvent disparaître que par l'ACCESSION A L'AUTARCHIQUE, marxistement impossible à jamais.

Mais, marxistement, la « Bourgeoisie » EST CLASSE DOMINANTE cependant que les 3 millions de membres du Parti Communiste, bénéficiaires de la domination sur les 150 millions d'Individus de l'U.R.S.S., NE SONT PAS CLASSE DOMINANTE.

C'est très simple. Infiniment simple. Il suffit d'oser.

Page 48, nous voyons traiter « dialectiquement » de l'ÉQUILIBRE SOCIAL.

Qu'on nous permette, parallèlement, de traiter en quelques lignes ce même sujet, dans le plan Raison, dans le plan simple bon sens.

L'instabilité de l'équilibre social se classe d'emblée : « fâcheuse ». Aussi, en l'absence de toute « Science Sociologique », a-t-il toujours été recouru à tous moyens empiriques pouvant avoir pour résultat une STABILITÉ qui se classe d'emblée : « désirable ».

Durant des millénaires, ce fut PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ : stabilité de l'équilibre obtenue en jugulant au maximum et le progrès scientifique et le progrès moral par un étroit conformisme à du lointain passé. LA DICTATURE SUR L'ÉCONOMIQUE

(9) Il sera revenu in fine sur ces variations, conséquences de l'erreur fondamentale dont l'énoncé liait au delà du voulu.

(10) Notons que alors que, dans tous les domaines, un « isme » n'est et ne peut être que : systématique issue de la solution d'un certain problème fondamental, le pseudo-sociologique admet que un « isme » est capable d'apporter la solution du problème fondamental !

A TRAVERS LA DICTATURE SUR L'ESPRIT se traduisait en CORPORATISME HÉRÉDITAIRE, rang de chacun déterminé par sa naissance.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, en notre Occident, la rupture du conformisme scientifique — événement le plus formidable de l'Histoire et que Marx semble ignorer — conduit le corporatisme héréditaire à l'effondrement. Liés au rythme du développement scientifique, les déplacements d'équilibre s'accroissent, augment d'amplitude.

Si bien que, aujourd'hui, le Social craque de toutes parts sous la rudesse et la violence de leurs coups de bélier intérieurs. Si bien que l'on voit partout proposer en remède prétendu scientifique l'ÉCONOMIE DIRIGÉE, retour à l'empirique corporatisme d'antan, mais non héréditaire ; corporatisme qui permet d'agir directement sur le rythme et l'amplitude des déplacements d'équilibre. Si bien que PROMÉTHÉE LIBRE est, en son aboutissement : DICTATURE SUR L'ESPRIT A TRAVERS LA DICTATURE SUR L'ÉCONOMIQUE !

De la solution « autarchie de l'Individu », PROMÉTHÉE SE CONTROLANT, déplacements de l'équilibre réduits à l'extrême par le moyen de L'HARMONISATION INITIALE de l'infrastructure que représentent les Cinq Éléments Fondamentaux, il n'est pas question !

Serait-ce parce que les « habiles » ne voient aucun profit à tirer de cette « harmonisation » ?

Ces « substitutions violentes d'un équilibre nouveau à un équilibre ancien » que, page 48, notre commentateur de Marx nous dit être des « révolutions », appartiennent à l'action empirique directement exercée sur le rythme et l'amplitude des déplacements de l'équilibre social. Elles sont : CONTINUATION DU GRÉGAIRE. Elles ne sont en rien le « changement » qu'annonce le terme « révolution », « chose révolue » !

Et le passage du « Grégaire » à l'« Autarchique » — seule « révolution » apportant changement — se fait SANS AUCUN HEURT, SANS AUCUNE VIOLENCE, et UNE FOIS POUR TOUTES.

Page 49, alinéa 2. Le mécanisme cyclique indéfiniment continué : idées « subversives » devenant « tutélaires » pour se trouver ensuite aux prises avec des idées « subversives » qui deviendront « tutélaires » à leur tour, relève expressément de CRÉDIT ABUSIVEMENT ACCORDÉ A CES IDÉES EN QUESTION.

Il est déni de Raison de voir en ce « mouvant » une PROPRIÉTÉ DE L'IDÉE.

Nous retrouvons cette vieille connaissance : Le Pirée pris pour un homme !

Page 49, alinéa 4. Il nous est affirmé que le « matérialisme historique » dépeint dans ses grandes lignes par le Professeur R. M. « va servir d'abord à renouveler l'explication de l'Humanité » et ensuite « se prouver par son efficacité pratique d'action sur le présent et l'avenir ».

Si cela signifie que la dialectique marxiste inclut son « matérialisme historique » dans la catégorie d'idées dont le mécanisme cyclique vient d'être exposé, nous y souscrivons pleinement.

Mais si cela prétend signifier qu'il y a là apport de Vérité démontrable et démontrée, nous nous inscrivons formellement en faux, toutes preuves fournies.

Et autre chose encore en sera dit deux paragraphes plus loin, en renvoi.

Page 50, alinéa 2, il nous est dit que : Les hommes d'aujourd'hui sont encore en face des faits sociaux comme ceux d'autrefois en face des faits physico-chimiques ». Et aussi que : « Si les hommes viennent à découvrir les lois de l'évolution sociale, ils peuvent en devenir les maîtres. »

Ce à quoi nous souscrivons d'autant plus pleinement que depuis plus de quatre ans nous luttons de toutes nos forces pour la divulgation de la Sociologie-Science, qui énonce des Lois Fondamentales antérieurement ignorées, et qui se heurte de tous côtés à intéressé boycott.

Mais à la question : « Quel est le but à atteindre ? », le Professeur R. M. répond, fort dialectiquement : « Organiser les contradictions inévitables de la vie économique en une synthèse harmonieuse » (souligné par nous).

Or, si organiser (c'est-à-dire : maîtriser) des contradictions inévitables (c'est-à-dire non maîtrisables) pour les muer en une synthèse harmonieuse (qui ne comporte aucunement jeu de « commune mesure »), est possible dans le plan dialectique marxiste, ce n'est hors de ce plan qu'un grossier déni de Raison. Et le fait que « nos camarades de l'U.R.S.S. » soient en train

de « réaliser sous nos yeux » un tel coup de baguette magique n'y saurait rien changer.

A la citation de Marx, p. 50, al. 4, nous opposons :

a) Le « communisme » (11) est inapte à « nier » comme à « vouloir ». C'est aux augures, aux pontifes, de cette DOCTRINE POLITIQUE qu'est à attribuer tout « nier » ou « vouloir ».

b) La « condition d'affranchissement des hommes », c'est : l'effondrement du Grégaire, l'avènement de l'Autarchie. C'est : L'INSTITUTION DE LA PLEINE PROPRIÉTÉ PAR L'INDIVIDU TANT DE SA VIE QUE DU FRUIT EN DÉCOULANT. Et non pas : LA SUPPRESSION COMPLÈTE DE CETTE « PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE » qu'implique le communisme politique de Marx.

c) Dans l'ordre Autarchique seulement disparaîtront toutes les « révolutions » de la politique ; toutes, comme la politique elle-même, relevant de Grégaire.

Page 51, alinéas 3 et 4. Il nous est exposé là comment, dans le cadre de son fameux système thèse-antithèse-synthèse, K. Marx posait et résolvait le problème de la prise du pouvoir par les pontifes de sa doctrine.

« La crise d'où sortira la synthèse (lire : la prise du pouvoir par les pontifes marxistes) est certes inévitable, mais il appartient aux hommes de la hâter et de la diriger ». « Car », dit le Professeur R. M. citant du Marx :

« Les hommes font leur propre histoire, non pas dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » (souligné par nous).

Or, que vient faire là ce « car » du Professeur ? Or, les hommes à qui il appartient de « hâter et diriger » étant, selon le marxiste, en totale impossibilité d'agir dans les conditions par eux choisies, on se demande comment ils pourront bien faire pour « hâter et diriger » ! Peut-être aussi peuvent-ils agir : « dans les conditions choisies par Marx à leur intention » !

Mais, au fait, les hommes à qui il appartient de « hâter et diriger » pourraient bien ne pas être les mêmes que ceux à qui il est interdit de réaliser quoi que ce soit « dans les conditions par eux choisies ». Car le « Grégaire » — exclusivement envisagé par Marx et ses disciples — comporte PAR ESSENCE ces deux catégories d'Individus : ceux qui manœuvrent les leviers de commande et ceux qui obéissent à l'impulsion desdits leviers. Et les Clercs de la doctrine se voient plutôt Commissaires du Peuple manœuvrant les leviers de commande que simple pécus leur obéissant.

Justement le dernier alinéa de la page 51 nous dit assez clairement que ce « hâter et diriger » consistera expressément dans le développement de la « conscience collective », qui est CHEVILLE OUVRIÈRE DE TOUT GRÉGAIRE. La « conscience de classe » est bien « conscience collective », pensons-nous !

Et notre Professeur R. M. nous vante congrûment « l'effort de Marx et de ses successeurs » qui s'est dépensé à « DONNER » au Proletariat (entité indéterminée et indéterminable) une certaine CONSCIENCE COLLECTIVE, qui lui manquait !!

Aussi lui demanderons-nous cet éclaircissement : Marx et ses successeurs, qui œuvrèrent avec tant de zèle à instituer dans les Masses une CONSCIENCE GRÉGAIRE SYSTÉMATISÉE, l'instituaient-ils D'ABORD en eux-mêmes ? Autrement dit : SE RENDAIENT-ILS D'ABORD, PAR CETTE CASTRATION, INAPTES A LA MANŒUVRE DES LEVIERS DE COMMANDE ? (12)

Le Professeur R. M. qui a terminé la partie centrale de sa leçon sur cette citation de Lénine : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire », clôt la partie consacrée aux universitaires en insistant sur ce point que la Philosophie Marxiste se proclame « révolutionnaire » et démontre chaque jour par le fait son efficacité « révolutionnaire ».

(11) Rappelons ici l'escamotage « politique » qui attribue à un « isme », nécessairement issu d'une solution, le pouvoir d'engendrer cette solution.

(12) Ce « privilège d'exterritorialité » qui permet aux Pontifes et Clercs de la Doctrine de se placer hors la « loi commune », qu'ils énoncent... pour les autres, a son pendant dans un privilège de même ordre qu'a l'« Idée marxiste » d'échapper au « déperissement » prétendu par elle « loi inépuisable de l'Idée ». C'est-à-dire : des autres Idées. Son « mouvant », si mouvant que l'insaisissable, appelle et justifie de la part de ses Pontifes, Clercs et Conciles la constante mise à jour assurant pérennité.

Ces grosses malices si bien cousues de gros fil blanc réussissent à plein ! N'est-ce pas, Professeur René Maublanc ?

Or, de même qu'il y a fagots et fagots, il y a révolutionnaire et révolutionnaire. Si Staline se proclame « révolutionnaire », Trotsky aussi. Et Mussolini. Et Hitler. Et X, Y, Z, etc., etc. !! Alors ?

Il nous cite aussi son maître Lénine : « Dans une société fondée sur lutte de classes, il ne peut y avoir une science sociale « impartiale ». » (Souligné par nous). Ceci, pierre dans le jardin universitaire.

Or, qu'il nous soit permis d'apprendre ici à l'élève comme au maître que : une Société NE PEUT PAS « ÊTRE FONDÉE sur lutte de classes ». TOUJOURS ET PARTOUT une Société est FONDÉE sur le CONDITIONNEMENT D'EXISTENCE que l'investigation scientifique fait reconnaître : « respect par chacun tant de la vie d'autrui que du fruit en découlant ». A la disparition de ce conditionnement correspond immédiatement l'ancêtrement du Social. A ses variations quantitatives correspond des variations qualitatives du Social. Ce qui est probant.

Quant à l'attribution d'« impartialité » implicitement faite par Lénine à toute prétendue « science sociale » qui vient justifier le grégaire marxiste, elle est pour le moins osée !

Il est vrai qu'une loi de Marx sinon de Lénine veut que toute esbrouffe qui réussit se prouve par la même « Vérité » !! (13)

Il y a un monde entre l'ORCHESTRATION SCIENTIFIQUE DU GRÉGAIRE (14) sous la baguette dictatoriale et ses forces policières (Soviétique, Hitlérienne, Mussolinique, etc., etc.) et l'HARMONISATION SCIENTIFIQUE DU SOCIAL AUTARCHIQUE sur la base d'une commune mesure d'ordre universel régissant son « infrastructure » d'abord, la totalité de ses « superstructures » ensuite.

L'un est l'antithèse même de l'autre. Une antithèse à jamais irréductible.

Il nous reste maintenant à revenir sur un point que nous avons volontairement omis au passage.

Les pages 36 à 41 sont employées à établir l'irréfutable valeur « philosophique » de la thèse marxiste.

Nous y trouvons des affirmations de ce genre : a) « La seule garantie valable d'une idée est qu'elle réussisse pratiquement ». C'est que « elle augmente le pouvoir de l'homme sur la nature et sur la société ».

On voit toute de suite où cela conduit : justification de la dictature marxiste sur le grégaire marxiste.

b) Le marxisme est une « philosophie de la liberté », une « philosophie libératrice ».

Quand on cherche à quoi correspond ce terme « liberté » (15), on trouve : « comprendre la nécessité », grâce à « connaissance des lois de la nature ». Ce qui peut signifier tout ce que l'on veut, zéro compris.

Nous sommes loin, on le voit, d'une « liberté » se traduisant : PLEINE PROPRIÉTÉ PAR CHACUN TANT DE SA VIE QUE DU FRUIT EN DÉCOULANT ; PLEIN RESPECT DE CHACUN A CETTE PROPRIÉTÉ CHEZ AUTRUI.

Il nous est dit aussi que, grâce à la dialectique marxiste, l'humanité sautera un jour, d'un seul bond, du royaume de la nécessité incomprise dans celui de la nécessité comprise. Engels dixit (16).

(13) Le fait que « Anti Dühring » soit, selon le Professeur R. M., le livre de chevet de « dizaines de millions de communistes » alors que Dühring est tombé totalement dans l'oubli n'est-il pas un exemple frappant de la force vive de la « Vérité » ainsi entendue ? Du moins, si nous comprenons bien.

(14) Ce que les marxistes dénomment emphatiquement « le Révolutionnaire » n'est en tout que cette « systématisation du grégaire », le perfectionnement incessant des « leviers de commande », le tout au bénéfice des Pontifes et Clercs de la Doctrine.

(15) La « politique » a un sac inépuisable de définitions du terme « liberté ». C'est : « l'obéissance à la loi et à la force publique » des Déclarations de 1789. C'est : « la liberté n'est pas la licence ». C'est : « la liberté de chacun finit où commence celle d'autrui » et vice-versa. Etc.

Mais ce qui réussit le mieux c'est de n'en pas donner du tout. Une masse énorme de braves gens sont alors prêts à « mourir pour la Liberté » !

(16) Il est de toute évidence que la « liberté » envisagée par Engels est le « libre arbitre », liberté psychologique de l'individu, n'ayant absolument rien de commun avec la « liberté individuelle », donnée d'ordre Sociologique.

L'escamotage qui établit confusion initiale entre ces deux données si considérablement différentes prépare — au nom de « nécessité comprise » (de gré ou de force) — tout ce qui peut être souhaité de justification théorique de l'asservissement pratiqué.

De toute façon, le Professeur R. M. omet complètement de nous dire par quelle voie l'individu prototype — autrement dit : « la Masse » — pourra acquérir la certitude de posséder cette « connaissance des lois nécessaires de la nature » qui, seule, peut lui donner la « liberté ». Et c'est cela qui importe essentiellement.

Pour cela il suffira, nous explique le Professeur R. M., d'appliquer ladite « dialectique » à « toutes les formes de la réalité », aussi bien matière brute ou vivante que pensée pure.

Autrement dit : il suffit de chausser les lunettes de Marx et Engels mises au point par des continuateurs qui ont « réussi » — Lénine, Staline par exemple — et non par des Trotsky et autres qui, n'ayant pas « réussi », sont par cela même totalement disqualifiés !

On aura chacun sa paire de lunettes, voilà tout.

Enfin, et pour terminer, nous prendrons nette position résumante sur les deux points ci-après :

1° Lorsque l'entrée en action d'un certain facteur simple ou complexe se traduit de façon constante par l'apparition d'un certain « résultat », ce facteur est à tenir pour « cause » et le résultat pour « effet ». Ce, aussi bien dans le cas de réaction directe et immédiate que dans le cas de réaction plus ou moins différée du fait d'interactions venant s'intercaler. C'est simplement affaires d'intelligence que d'éclaircir autant que besoin s'il y a réaction directe et immédiate ou suite d'interactions avec échéance plus ou moins différée.

Et en tout cela il n'y a aucunement matière justifiant la fondation d'un système philosophique à grande prétention : la « dialectique ».

2° Marx et Engels ont énoncé une Vérité indiscutable, à savoir que : en toutes circonstances ce qui est « superstructure » est conditionné par ce qui est « infrastructure ».

Mais devant les conséquences absurdes où conduisait leur attribution à l'« économique » du rôle d'infrastructure, ils ont laissé tomber cette Vérité et, « jésuitiquement », ils ont prétendu que leur pensée avait été mal interprétée !

Or, si l'économique EST infrastructure, il EST « conditionnant ». Par la force des choses. Sans qu'il y ait lieu à « interprétation » de ou par celui-ci ou celui-là. Sans qu'une telle « interprétation » y puisse rien changer.

Mais si l'économique N'EST PAS conditionnant, il faut en déduire tout droit : L'ÉCONOMIQUE N'EST PAS INFRASTRUCTURE. Ce que Marx et Engels n'ont pas fait.

Et alors, il convient de rechercher QUELLE EST RÉELLEMENT L'INFRASTRUCTURE DU SOCIAL. Ce que Marx et Engels n'ont pas fait non plus.

Cela, la non conformiste Sociologie-Science l'établit formellement en posant que l'infrastructure du Social est expressément constituée par les Cinq Éléments Fondamentaux : Liberté Individuelle, Propriété Individuelle, Chose Publique, Intérêt Particulier, Intérêt Général (17).

Qu'une commune mesure d'ordre universel les régisse, les harmonisant, et toute la « superstructure » se trouvera harmonisée.

Car ils sont effectivement conditionnants.

Pour prouver que le Marxisme N'EST PAS le mensonge que nous prétendons, il suffira donc au Professeur R. M. de prouver faux ce qui est contenu dans les 50 lignes du paragraphe ci-dessus.

Nous le mettons au défi de le faire.

Et les colonnes de « l'Aube » lui sont ouvertes pour relever le défi.

Les 75 pauvres lignes auxquelles nous avons réduit l'exposé des caractéristiques maîtresses de la non-conformiste Sociologie-Science suffisent à envoyer au néant, en outre de celle de tous autres « ismes », les milliers ou millions de tonnes d'imprimé de la propagande marxiste.

Reconnaissez-le, Professeur René Maublanc. Et vous vous honorerez.

Sinon, osez vous honorer en descendant dans l'arène où jusqu'ici nous attendons en vain les porte-parole du Mensonge marxiste.

La grandeur qu'ils lui doivent les attache au rivage.

(A suivre.)

L'AUBE.

(17) Hors du Scientifique de la définition immuable qui les situe dans le cadre d'une commune mesure d'ordre universel, il peut être donné de ces cinq Fondamentaux une infinité de définitions politiques aussi diverses que précaires. Et les organisations sociales du politique ne diffèrent jamais l'une de l'autre que par de la différence du côté définition des Fondamentaux.

Lorsque des aspirants au « Pouvoir Politique » en appellent éloquentement à Liberté Individuelle, Chose Publique, Propriété Individuelle, Intérêt Général, c'est toujours en se réservant d'en donner une définition de leur cru quand ils seront les maîtres ! Et c'est franc jeu !

# ESSAI D'INTERPRÉTATION DES DEUX TESTAMENTS

XIII. — BACCHUS OU LES MYSTÈRES ORPHIQUES (Suite).

« Et, lorsqu'ils furent partis, Dieu répandit une grande terreur sur les villes qui étaient autour d'eux, et nul n'osa les poursuivre dans leur fuite. Jacob-Jupiter vint donc à Nysa-Luza (mot qui veut dire : départ), qui est dans la terre de Chanaan (c'est-à-dire : des marchands), surnommée Béthel (ou maison de Dieu), lui et tout le peuple qui était avec lui. Et il éleva là un autel, et il appela ce lieu la Maison de Dieu ; car Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère. » (GENÈSE, XXXV, 5 à 7).

Sur la montagne merveilleuse de Nysa-Luza, séjour des nymphes, était la fameuse grotte contenant la cave où fermentait le vin, soma védique et ambrosie des dieux. Liqueur divine qui transportait les êtres d'une volupté nouvelle.

« En ce temps mourut Débora (mot qui veut dire : abeille), la nourrice de Rébecca (l'engraisée), et elle fut ensevelie au pied de Béthel sous un chêne ; et ce lieu fut appelé le Chêne des pleurs (ou de la Justice)... Et Jacob éleva une pierre au même lieu où le Seigneur lui avait parlé, et il y fit des libations et y répandit de l'huile [élevant ainsi, en le sacrant, un nouveau Souverain Pontife appelé Bacchus] ; et il donna à ce lieu le nom de Béthel (ou Maison de Dieu). » (GENÈSE, XXXV, 8 à 15).

« Or, étant parti de là, il vint au PRINTEMPS dans la terre qui conduit en Ephrata (pays de l'abondance) ; et là Rachel (la brebis) sentit les douleurs de l'enfantement. » (GENÈSE XXXV, 16).

La Rachel biblique, mère du Dionysos hébreu, est la Sémélé grecque, épouse de Jupiter. Elle personnifiait au printemps les grandes dionysies. Quoique enceinte du dieu, elle voulut le voir dans toute sa majesté fulgurante. Ce qui provoqua en elle une déflagration de toutes les flammes célestes qui la consumèrent. Terrible est en effet, le coup de foudre qui illumine l'esprit à la seconde naissance spirituelle : « Et comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, soudain une lumière du ciel l'environna ; et, tombant à terre, il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur : Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Tremblant et effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Et le Seigneur : Lève-toi, et entre dans la ville : on te dira là ce qu'il faut que tu fasses. Or ceux qui l'accompagnaient s'arrêtaient tout étonnés, entendant une voix [dans leur conscience] ; mais ne voyant personne. Et Saul se leva, et ouvrant les yeux, il ne voyait point. Ses compagnons le prirent par la main et le conduisirent à Damas ; et il fut TROIS jours sans voir, sans boire et sans manger. » (ACTES DES APOTRES, IX, 3 à 9).

« Et le travail de l'enfantement [de Rachel] la mit en danger. Et la sage-femme lui dit : Ne craignez point, car vous aurez encore un fils. Et la vie, étant près de la quitter par l'excès de la douleur, et la mort s'approchant, elle nomma son fils du nom de Benoni, c'est-à-dire fils de ma douleur ; mais le père l'appela Benjamin-Bacchus, c'est-à-dire fils de la droite [ou cuisse droite de Jupiter, cuisse de la force, qui le recueillit en effet afin de le couvrir]. » (GENÈSE, XXXV, 17 et 18). [1].

Benjamin-Bacchus est arrivé le dernier à l'Olympe. Il est en effet le plus jeune des douze grands dieux. Ce fut d'ailleurs sa venue qui déclencha l'art, la poésie et la musique de la Religion nouvelle. Une foule d'expressions et de motifs nouveaux sont nés de ce fait. Dès lors, grâce au souffle de la mécanique du grand œuvre traditionnel retrouvée, le théâtre tout entier, ainsi que le temple reconstruit, s'animent de fêtes brillantes d'où naissent le drame satyrique, la comédie et la tragédie. Benjamin-Bacchus, protégé par la force de Jupiter, verra dorénavant la lumière spirituelle resplendir dès sa deuxième naissance.

[1] Nous faisons remarquer ici aux lecteurs qui nous ont suivi depuis le début de notre étude, que notre interprétation de la Genèse biblique est juste. Elle n'est autre d'ailleurs que la mécanique du Grand Œuvre : du Grand Architecte : développée aux trois portails d'entrée de la cathédrale Saint-Jean, à Lyon. Temple du légendaire Prêtre Jean, fils du Tonnerre. Doctrine développée d'une manière hermétique et remplie d'embûches. Preuve cruciale que le Temple a été construit au Moyen Age par les Maçons : Affranchis.

Bacchus, devenu grand, contempla un jour dans un saisissement de joie et d'admiration, la belle Ariane qui venait vers lui. Il l'épousa aussitôt au milieu des Satyres et des Bacchantes. Elle était en effet l'image de l'éclat éblouissant de la lumière, dont les fils d'or et d'argent guidaient les héros combattant pour les trois points magiques s'appelant : FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, et LIBERTÉ. Elle mourait ainsi sur la terre et revivait ensuite dans le ciel métaphysique. Double naissance et double mort symbolisant la resuscitation terrestre et la résurrection céleste : «... Ariane, fille du sage Minos, la belle Ariane, que jadis Thésée enleva de Crète, pour la mener aux heureuses contrées où s'élèvent les murs sacrés d'Athènes, parut à mes yeux. Vain espoir ! atteinte des flèches de Diane (ainsi l'attesta Bacchus), l'île de Dia fut son tombeau. » (L'ODYSSÉE, chant XI).

« Rachel-Ariane mourut donc, et fut ensevelie sur le chemin qui mène à Ephrata (la ville abondante), c'est Béthléem (la maison du pain). Et Jacob-Bacchus mit une inscription sur son sépulcre ; et c'est l'inscription du sépulcre de Rachel-Ariane qu'on voit encore aujourd'hui. Puis étant parti de là, il dressa sa tente au delà de la Tour du troupeau. » (GENÈSE, XXXV, 19 à 21). Or, la Tour du troupeau était la cuve-pressoir du culte de Bacchus : « Je chanterai à mon bien-aimé le cantique où il se plaint de sa vigne. La vigne de mon bien-aimé a été plantée sur une colline fertile en oliviers. Il l'a entourée d'une haie ; il en a enlevé les pierres ; il a choisi les plus beaux plants de Sorec ; au milieu il a bâti une tour, il a établi un pressoir : il espérait des fruits excellents ; elle n'en a produit que des sauvages. » (ISAÏE, V, 1 et 2).

Après la mort d'Ariane, le géant Orion, soleil se développant en puissance, vint trouver Énopion, fils de Dionysos-Bacchus et d'Ariane, afin de s'enivrer chez lui du vin nouveau. Dans son ivresse intellectuelle, il perdit tout sens moral et voulut déshonorer la femme de son hôte : « Et, pendant qu'il habitait en cette contrée, Orion-Ruben (fils de Vision) s'en alla et dormit avec Bala (consumée de vieillesse), seconde femme de son père ; ce qui ne fut pas ignoré d'Israël... » (GENÈSE, XXXV, 22).

Voici ce que dit au sujet de Bala et de Ruben notre Dictionnaire de la Bible : « Bala tomba dans deux fautes très honteuses. La première c'est qu'ayant trop pris de VIN, ainsi que le dit le Testament des Patriarches, elle se coucha sur son lit dans une posture très indécente. Ruben étant allé dans ce temps-là dans la tente de son père, trouva Bala dans cet état infâme, la connut sans qu'elle s'en aperçut. »

Or, un dieu solaire ne peut déshonorer un être qu'en l'inondant de lumière. Ce qui implique fatalement que l'objet éclairé a peur de la lumière. L'expérience dit d'ailleurs qu'il ne sied pas toujours de dire brutalement la vérité. Ainsi dire la vérité à une femme est bien ; toutefois il n'est pas bienséant de lui dire qu'elle est laide et vieille, même si cette femme n'est qu'une image allégorique de l'Eglise. A la suite de cette insulte, le téméraire Énopion, fils de Bacchus, creva les yeux à Orion, et le jeta ainsi dans les ténèbres du rivage marin, ce qui l'obligea à rentrer dans les flots. Il se dirigea donc vers les feux des forges de Vulcain, afin de s'y forger une individualité. Il s'y saisit d'un compagnon du forgeron éternel et le chargea sur ses épaules, afin de se faire conduire vers les lumières brillantes des palais de Neptune qui s'incendiaient à l'heure du soleil levant. N'en est-il pas de même dans le cas de l'aveugle et du paralytique, ainsi que dans celui d'Œdipe, roi aux yeux arrachés, conduit par sa fille Antigone ; ou bien encore dans celui du philosophe qui perçoit la solution d'un problème avant le savant calculateur ?

Désormais l'Olympe était au complet : « ...les enfants de Jacob-Jupiter étaient douze. » (GENÈSE, XXXV, 22).

« Or, Jacob-Jupiter vint vers Isaac-Saturne son père, à Mambré (la rebelle), cité d'Arbée (cette ville des quatre grands Maîtres où habitait le géant Arbath) : c'est Hébron (dont le nom signifie : société), en laquelle habitèrent Abraham et Isaac. » (GENÈSE, XXXV, 27).

Et c'est dans la société d'Hébron que Benjamin-Bacchus enseigna aux Orphiques que l'Âme Universelle, source commune de toutes les âmes

humaines, apprend à celles-ci qu'elles doivent tendre sans cesse à dégager de tout alliage grossier l'élément divin qui est en elles et qui leur vient de Bacchus. Et ceux qui se consacrèrent au dieu cherchèrent par le vin spirituel à entrer en communication avec lui.

Orion avait ainsi appris auprès de Bacchus la doctrine de la zoodorisation, qui n'est autre que celle de la marche vers l'Étoile — étoile-guide, figure de la Polaire ! [2].

3. — APOLLON : Le temple d'Apollon est également érigé près du Théâtre, car il est le lieu où s'assemblent les musiciens et les choristes. Sa religion est celle de la lumière. Pour honorer son temple, il faut donc la plus pure harmonie musicale. Il est le brillant entre tous, qui blesse fatalement les yeux non exercés des mortels. L'excès de lumière aveugle en effet.

« Or, Jacob-Jupiter habita dans la terre de Chanaan (le marchand), où son père avait été voyageur. Et voici l'histoire de sa famille. Apollon-Joseph [fils aîné de la déesse Latone], comme il était dans sa seizième année [nombre dont le total sept est le chiffre d'Apollon], paissait, encore enfant, le troupeau de son père, avec ses frères les fils de Bala et de Zelpha ; et il accusa ses frères auprès de son père d'un crime détestable. » (GENÈSE, XXXVII, 1 et 2).

Apollon, dans la toute-puissance de sa lumière crue et irradiante blesse cruellement les hommes de ses traits acérés. C'est lui, en effet, qui apprend à l'Olympe l'infortune de Vulcain dont l'épouse Vénus vient de s'endormir entre les bras de Mars. C'est lui encore qui apprend à Cérès le rapt de sa fille par Pluton.

Parti pour le long voyage habituel du parcours du monde, ses frères olympiens se partagèrent ce même monde sans lui. A son retour, il s'en plaignit amèrement à Jupiter, qui lui fit octroyer au milieu de la mer une île naissante. L'île de Rhodes, où s'élevait le temple d'Apollon et d'où l'on pouvait suivre l'immense trajectoire de l'astre du jour.

« Or, Israël [celui qui surmonte Dieu] aimait Joseph-Apollon par-dessus tous ses fils, parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse ; il lui donna une tunique de diverses couleurs [c'est-à-dire toutes les couleurs du spectre solaire entrant dans la formation de l'arc-en-ciel]. Ses frères, voyant donc que son père l'aimait plus que tous ses fils, le haïssaient et ne pouvaient lui parler avec douceur. » (GENÈSE, XXXVII, 3 et 4).

Les poètes et les prophètes étaient soumis à l'action toute puissante et métaphysique du dieu qui, se communiquant à certaines âmes privilégiées, descendait en elles pour troubler et égarer leur froide raison, mais pour leur donner de facultés supérieures et pour en faire les organes de sa raison et de sa parole. Aux unes il versait des torrents d'harmonie et dictait des chants surhumains ; il choisissait la bouche des autres pour annoncer aux mortels les secrets que leur dérobaient l'impénétrable avenir. L'action prophétique du dieu revêtait cependant une forme particulière. S'exerçant sans intermédiaire sur les âmes qu'il avait choisies, elle avait ce caractère d'être une révélation soudaine de la divinité à l'intelligence humaine, douée tout à coup d'une intuition merveilleuse, qui supprimait pour elle les distances et qui lui faisait voir le futur comme si c'était le présent.

« Il arriva aussi qu'il raconta à ses frères une vision qu'il avait eue en songe : ce fut la cause d'une plus grande haine. Il leur dit : Écoutez le songe que j'ai vu : Il me semblait que nous étions à lier des gerbes dans un champ, et que ma gerbe se levait et se tenait debout ; et que les vôtres, l'entourant, adoraient ma gerbe. Ses frères lui répondirent : Est-ce que tu seras notre roi ? ou serons-nous soumis à ta puissance ? Cette cause donc de songes et de discours fournit un aliment à l'envie et à la haine qu'ils lui portaient déjà. » (GENÈSE, XXXVII, 5 à 8).

Que nous apprennent en effet les mystères d'Apollon ? Que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : macrocosme et microcosme. Pour voir le passé et prédire l'avenir, la sibylle s'assied d'abord sur le trépied magique traversé par les exhalaisons de la Terre, afin de se mettre en rapport avec le royaume des morts. Ensuite, son œil divin, situé au centre métaphysique du triangle frontal, le désigne automatiquement observateur d'envergure dans le monde de l'extase.

[2] Nous avertissons les lecteurs que notre livre de chevet, au point de vue mythologique, a été la cinquième édition de : « Mythologie de la Grèce Antique », par P. DECHARME, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

« Il vit encore un autre songe qu'il raconta à ses frères : J'ai cru voir en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. Lorsqu'il raconta ce songe à ses frères et à son père, son père le reprit, et dit : Que veut dire ce songe que vous avez vu ? Est-ce que moi et votre mère, et vos frères, vous adorons sur la terre ? Ses frères lui portaient envie ; mais son père considérait tout ceci en silence. » (GENÈSE, XXXVII, 9 à 11).

Il s'agit donc, dans le temple de la Nature, de la représentation allégorique des douze personnages olympiens.

A droite, vers le septentrion, s'élève la colonne du Soleil, et à gauche, vers le midi, celle de la Lune. Joseph et Marie — personnages principaux de la religion chrétienne — sont de même orientés de cette façon dans tout temple qui se respecte. Le théâtre philosophique et religieux se développe désormais avec l'accompagnement des accents les plus sublimes de la musique sacrée.

Même note dans le christianisme naissant lorsque Marie, mère de Jésus, se trouve dans l'Olympe chrétien avec la grande ombre de son fils ; et que Judas (dont le nom signifie : louange du Seigneur) est remplacé à la table ronde des douze apôtres par Mathias (dont le nom signifie : don du Seigneur).

Il y a donc un crépuscule des dieux, lesquels naissent et meurent. Dès qu'un des douze disparaît d'un côté de l'horizon, on voit monter de l'autre un treizième et un quatorzième olympien.

« Et, un jour que ses frères s'étaient arrêtés en Sichem [pays où quatre hommes portent sur leurs épaules le roi hissé sur un pavois] pour faire paître les troupeaux de leur père, Israël (l'homme qui surmonte Dieu) dit à Apollon-Joseph : Vos frères paissent les brebis dans les pâturages de Sichem ; venez, je vous enverrai vers eux. Apollon-Joseph répondant, me voilà ; Jupiter-Jacob lui dit : Allez, et voyez si tout va bien pour vos frères et pour les troupeaux et rapportez-moi ce qui se fait. Envoyé de la vallée d'Hébron [où se trouvait la société du géant Arbé, fort comme quatre], il vint en Sichem. Et un homme [Hercule] le trouva errant dans les champs, et lui demanda ce qu'il cherchait. Apollon-Joseph répondit : Je cherche mes frères ; dites-moi où ils font paître les troupeaux [qui ne sont autres que les pauvres humains]. Et cet homme [Hercule] lui dit : Ils se sont éloignés d'ici ; et j'ai entendu qu'ils disaient : Allons en Dothain (mot qui signifie : la Loi). » (GENÈSE, XXXVII, 12 à 17).

Ceci dit, revenons au géant, Orion qui, devenu désormais une Etoile magique, continue sa marche triomphale vers la lumière. Mais déjà Hercule — autre géant — s'exerce lui aussi à tirer des sons harmonieux de la cithare. Mieux encore, il lutte avec Apollon pour arracher à celui-ci le trépied magique qui doit lui permettre d'aborder les problèmes de la plus haute métaphysique.

Apollon est en effet — tout comme Hercule — un dieu souffrant et momentanément éprouvé, gravissant lentement les marches de son calvaire. Son exil est volontaire. C'est celui du dieu voyageur qui aime à quitter ses sanctuaires et à prendre le chemin d'une lointaine et mystérieuse région où il doit séjourner, pour revenir à une époque déterminée, mais toujours plus glorieuse.

A l'inverse, toutes les fois que le Soleil est dans toute sa puissance, on voit sa lumière décroître insensiblement dans une marche rétrograde.

Et c'est dans ce glissement vers les ténèbres que les dieux les plus jeunes, mûs par le féroce égoïsme, deviennent matérialistes. C'est le plus jeune des dieux en effet, l'espiègle Hermès-Mercure, dieu du crépuscule, qui chasse vers l'eau du fleuve les cinquante plus belles génisses d'Apollon. Il les fait marcher à reculons dans les ténèbres en raison inverse de la marche de l'évolution humaine. Et ce n'est qu'au matin que le voyant Apollon retrouve son troupeau. Période spiritualiste intense suivant celle matérialiste.

Hermès enfant est le benjamin des dieux. Ne pouvant encore se livrer aux jeux difficiles et compliqués de l'esprit, il s'adonne tout simplement à l'humour. Il est de ce fait le comique de l'Olympe. Toute assemblée — même de savants — a en effet besoin d'un bouffon qui la déride. La mythologie germanique a eu Loki. Celle chrétienne a eu Thomas. En voici la preuve : « Et alors Jésus leur dit très haut : Lazare est mort. Et je me réjouis à cause de vous de n'y avoir pas été, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. Thomas [le double personnage], appelé Didyme, dit à ses condisciples : Allons-y aussi, afin que

nous mourions avec lui. » (JEAN, XI, 14 à 16).

Bacchus resurgit alors une fois de plus du tombeau : « ...Bacchus-Joseph alla donc vers ses frères, et il les trouva en Dothain (au pays où l'on applique la Loi). Ceux-ci l'ayant vu de loin, avant qu'il s'approchât d'eux, eurent la pensée de le tuer ; et ils se disaient l'un à l'autre : Voilà que le SONGEUR vient ; venez, tuons-le, et jetons-le dans une vieille citerne ; et nous dirons : une bête sauvage l'a dévoré ; et alors il verra ce que lui serviront ses songes. » (GENÈSE, XXXVII, 17 à 20).

Nous retrouvons le même problème dans le christianisme naissant : « Les soldats du gouverneur, prenant Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte. Et, le dépouillant de ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre, et entrelaçant une couronne d'épines, ils la placèrent sur sa tête, et un roseau en sa main droite ; et fléchissant le genou devant lui, ils le raillèrent, disant : Salut, roi des Juifs. Et, lui crachant au visage, ils prirent le roseau, et lui en donnaient des coups sur la tête. Et, après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, et lui rendirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier. » (MATHIEU, XXVII, 27 à 31).

Terrible est en effet la période matérialiste, entrecoupée un instant par la lumière seulement reflétée d'Arthémis : « Or, Pilate-Ruben, entendant cela, s'efforçait de le délivrer de leurs mains, et il disait : Ne lui ôtez pas la vie, et ne répandez pas son sang ; mais jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et conservez vos mains innocentes. Et il disait cela, voulant le délivrer de leurs mains et le rendre à son père. Dès qu'il fut arrivé à ses frères, ils le dépouillèrent de sa longue tunique de diverses couleurs ; et ils le descendirent dans la vieille citerne, où il n'y avait pas d'eau. » (GENÈSE, XXXVII, 21 à 24).

Et, autre problème identique : « Pilate leur parla de nouveau, voulant délivrer Jésus. Mais ils criaient, disant : Crucifiez-le, crucifiez-le. Et il leur dit pour la troisième fois : Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort. Je le châtierai donc, et je le renverrai. Mais ils le pressaient, demandant avec de grands cris qu'il fût crucifié, et leurs clameurs croissaient de plus en plus. Et Pilate ordonna que ce qu'ils demandaient fût exécuté. » (LUC, XXIII, 20 à 24).

Les frères de Bacchus-Joseph descendirent donc leur jeune frère dans une vieille citerne. Cette descente dans l'obscurité de la fosse aux grenouilles était l'image de celle de la vérité mise au fond du puits.

Pour les Grecs, il s'agissait au contraire de descente dans une chaudière : « Dionysos encore enfant, disait-on, avait été surpris par les Titans ses frères qui s'étaient approchés de lui traîtreusement en lui présentant un jouet, l'avaient saisi, avaient mis son corps en pièces et en avaient jeté les lambeaux dans une chaudière où ils l'avaient fait bouillir. Mais une partie de la victime leur avait échappé. Au moment du crime, Pallas avait dérobé le cœur du dieu, et l'avait porté tout palpitant à Jupiter. Cette partie du corps de Dionysos était devenue le centre d'une vie renaissante, et la substance immortelle du dieu, modifiée mais non pas détruite, s'était aussitôt reformée. Dionysos devenant donc, dans la pensée des Orphiques, un symbole de cette vie puissante qui circule partout dans l'univers, qui anime sans interruption toutes les parties de la nature, où les apparences de la destruction ne sont que les signes de la transformation de la vie. »

N'en est-il pas de même de Daniel descendu dans la fosse aux lions pour prouver son innocence. N'en est-il pas de même encore du Sacré-Cœur de Jésus, flambant d'amour et d'énergie, enfermé dans le Saint-Graal lorsqu'il part à la conquête du monde. Quand le cœur sensible de l'homme meurt dans sa poitrine, on le réveille en l'enfermant dans le cerveau, afin d'émouvoir en lui la raison devenue par trop égoïste.

Dure est en effet la lutte du maître et de l'élève, de l'apôtre et de la multitude. Si Jésus a été tué par la foule, Hiram ne l'a-t-il pas été par ses compagnons ?

L'histoire se répète dans l'élargissement du cadre social : « Et, s'asseyant pour manger du pain, ils virent des voyageurs ismaélites qui venaient de Galaad (pays du monceau du témoignage) avec leurs chameaux portant des aromates, de la gomme et de l'ambre en Egypte. Or, Juda dit à ses frères : Que nous servira de tuer notre frère [Bacchus] et de cacher son sang ? Il vaut mieux le vendre aux Ismaélites, et ne pas souiller nos mains : car il est notre frère et notre

chair. Ses frères se rendirent à ses discours. Et, lorsque les voyageurs madianites (qui jugent) passèrent, ils le retirèrent de la citerne [nu comme la vérité], et le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaélites, qui le menèrent en Egypte. » (GENÈSE, XXXVII, 25 à 28).

Revenons maintenant à la tradition hellénique au sujet de Dionysos-Bacchus : « En chantant Dionysos, le fils de la glorieuse Sémélé, je rappellerai comment un jour, sur le bord de la mer inépuisable, à l'extrémité saillante d'un promontoire, il apparut, semblable à un adolescent, dans la fleur de la jeunesse : sa belle chevelure noire flottait tout entière sur ses fortes épaules que revêtait un manteau de pourpre. Soudain, des hommes montés sur un beau navire, des pirates tyrrhéniens, approchèrent rapidement à travers les sombres vagues : c'est une mauvaise destinée qui les amène. Ils ont vu le dieu, ils se font signe l'un à l'autre, ils sautent à terre : aussitôt ils saisissent leur proie et l'emportent sur leur navire, et leur cœur se remplit de joie... mais le dieu n'est point enchaîné par les liens et l'osier tombe loin de ses mains et de ses pieds ; et lui, il s'assied en souriant de ses yeux noirs. Le pilote, qui l'a observé, adresse à ses compagnons de pressantes exhortations et il leur dit : ... Malheureux, quel est celui que vous avez enlevé et que vous voulez enchaîner ? Quel est ce dieu puissant ?... » (HYMNES HOMÉRIQUES, VII, éd. Baumeister).

Puis à la tradition hébraïque : « Ruben (fils de vision), étant revenu à la citerne, n'y trouva pas l'enfant, et, déchirant ses vêtements, il retourna vers ses frères, et dit : L'enfant ne paraît pas, et moi où irai-je ? Ils prirent donc sa tunique, et la plongèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué ; et ils envoyèrent des gens la porter à leur père, et lui dire : Nous avons trouvé cette tunique ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. » (GENÈSE, XXXVII, 29 à 32).

Que nous dit elle-même la légende chrétienne à propos des vêtements de Christ mis en croix : « Les soldats donc, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique ; or la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point ; mais tirons au sort à qui elle sera, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. Et voilà ce que firent les soldats. » (JEAN, XIX, 23 et 24).

La société a donc bien plus besoin d'apôtres que de chefs. L'apostolat, avec une base solide de science, de sociologie et de mysticisme, a toujours été et sera toujours le vainqueur du monde. C'est en effet la secte des philosophes qui a toujours fait évoluer le peuple dans le sens de la rédemption.

« Le père, l'ayant reconnue, dit : C'est la tunique de mon fils ; une bête sauvage l'a dévoré, une bête sauvage a dévoré Bacchus-Joseph. Et, déchirant ses vêtements, il se revêtit d'un cilice, pleurant son fils pendant longtemps. Et, tous ses enfants [au nombre de onze] s'étant rassemblés pour adoucir la douleur du père, il ne voulut point recevoir de consolation ; mais il dit : Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au tombeau (appelé : infernum)... » (GENÈSE XXXVII, 33 à 35).

Où était, à ce moment, le jeune Bacchus-Joseph. Tout simplement aux Enfers de la connaissance égyptienne, où il allait se consacrer à de nouvelles études : « ...Et, tandis qu'il [Jacob] persévérerait dans les pleurs, les Madianites (qui jugent) vendirent Bacchus-Joseph en Egypte (pays de la tribulation), à Putiphar [le grand prévôt], ennemi de Pharaon, chef des soldats. » (GENÈSE, XXXVII, 35 et 36).

Jésus n'est-il pas allé lui aussi en Egypte dans sa toute jeunesse : « Lorsqu'ils furent partis, un ange du Seigneur apparut à Joseph durant le sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte, et demeure là jusqu'à ce que je te parle ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le perdre. » (MATHIEU, II, 13).

Les Évangiles chrétiens ne sont donc qu'une répétition de la Genèse hébraïque, écrite selon le langage d'une époque donnée.

(A suivre).

R. BELIN.